Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 86

Artikel: Menus propos
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248992

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

trer dans un atelier libre. Dans le premier cas, la chose n'était pas possible ; car tout travail corporel était fait de main d'esclave. D'où la persistance de la langue française à appeler encore ce travail, du nom de *travail servile* c-a-d-travail d'esclave. Quant à vouloir entrer dans un atelier d'ouvriers libres, ce n'était rien moins également que se heurter à une impossibilité. Il n'en existait pas. Pour fonder en effet des ateliers de ce genre, des bras ne sont pas moins nécessaires que des capitaux. Or l'esclavage était tellement considéré comme la base nécessaire de la société, qu'aucun capitaliste ne songeait seulement à employer des travailleurs libres. Il leur était si simple au contraire et si naturel d'acheter ce qu'il leur fallait d'esclaves pour telle ou telle industrie. Avec très peu de frais pour leur entretien, ils les installaient dans les hideux ateliers souterrains que nous savons, se contentant pour rétribution, de les payer à coups de fouet.

(A suivre). J. MARTIN

curé de Pleigne.

La boisson chez les animaux

Par ces chaleurs, si nous causions un instant de la boisson, non chez l'homme, mais chez les animaux !

La boisson est le complément nécessaire de l'alimentation, aussi bien chez l'homme que chez les animaux. Chez l'un comme chez les autres, elle ne doit pas être quelconque, subordonnée à la seule fantaisie.

Il y a des règles établies pour la nature et la distribution des boissons, règles qui sont basées sur l'expérience et de longues remarques.

Pour qu'un animal soit en bonne santé, il convient de lui donner avec une nourriture convenable la boisson qui lui est nécessaire. Mais, heureusement, les animaux sont, sous ce rapport, moins exigeants que les hommes : la seule boisson qu'ils réclament est l'eau. Seulement l'eau varie de qualité. Et naturellement c'est de la bonne eau, pure et fraîche, qu'il leur faut.

A quoi reconnaît-on qu'une eau est saine et qu'elle peut être donnée en toute sûreté aux animaux ? D'abord à ce qu'elle est claire et limpide, ensuite à ce quelle n'a pas une température élevée — il ne faudrait pas conclure de là que l'eau doit être glacée — elle ne doit pas non plus avoir de saveur ou du moins de saveur bien appréciable, c'est-à-dire salée, douceâtre ou putride.

D'autres particularités font encore reconnaître la bonne eau : le savon se dissout dans cette eau sans former de grumeaux ; elle cuit bien les légumes. Lorsqu'on la fait bouillir elle ne perd pas sa clarté, sa limpidité ; de plus, si on en met dans un vase qu'on porte à une haute température et qu'on la fasse évaporer, elle ne devra laisser aucun résidu dans le fond de ce vase. Enfin, une eau qui ne renfermerait pas, ou ne renfermerait qu'une quantité insuffisante d'air en dissolution ne serait pas non plus bonne à la boisson des animaux.

Nous avons dit tout à l'heure que la bonne eau devait être fraîche, mais qu'il ne s'ensuivait pas qu'elle dût être glacée. Une température de fraîcheur est entre 10 et 13° ; au dessous de 7 ou 8° l'eau serait trop froide, au dessus de 16 ou 18 trop chaude.

Personne n'ignore combien l'eau trop froide fait de mal dans l'économie humaine. Des accidents sont provoqués chaque été par elle.

Eh bien ! cette même eau trop froide fera également du mal aux animaux, surtout lorsqu'il viendront à la boire étant en sueur, soit par suite de travail, soit pour toute autre cause. Combien de coliques très dangereuses, parfois même mortelles, de fluxions de poitrine, d'indigestions, de troubles gastriques et circulatoires n'ont pas d'autre origine.

L'eau qui sera donnée aux animaux ne devra donc pas être quelconque. En hiver, celle qu'on prendra dans les fontaines ou qu'on obtiendra par la fonte de la neige sera préalablement tiédie. Le meilleur moyen pour cela, est de l'abandonner une heure ou deux dans les étables ou écuries où on la distribuera. La douceur de la température fera hausser celle de l'eau ; au cas où l'on serait obligé de la distribuer tout de suite, on ferait bien de délayer quelques poignées de son ou de farine ; l'été on la laissera quelque temps à l'air, au soleil.

Mais l'excès en tout, ici comme ailleurs, est nuisible ; la trop basse température est mauvaise, la trop haute l'est également. Si le nombre de degrés de l'eau dépasse 18, cette eau peut occasionner des diarrhées, elle est en tout cas débilitante.

Nous avons dit que la limpidité de l'eau est une de ses premières qualités. Si en effet l'eau est trouble, vaseuse, chargée de matières qu'elle tient en suspension, elle peut devenir très dangereuse étant absorbée. On ne devra point donner cette eau sans la filtrer préalablement.

Dans une ferme où l'eau d'une source ou d'un réservoir, toujours la même, est utilisée pour le bétail, on devrait toujours se rendre compte de la composition de cette eau. Une analyse, de nos jours, est assez facile à faire ; en tout cas il n'est jamais bien difficile et bien coûteux de faire faire cette analyse par un chimiste ou par un pharmacien. On sait ainsi à quoi s'en tenir.

Le bicarbonate de chaux, les sulfures et chlorures alcalins s'y trouvent presque toujours en dissolution. Ils ne sont pas nuisibles en quantité normale ; au contraire même, ils donnent à l'eau une saveur légèrement salée qui ne déplaît pas aux animaux. Ici encore, si une petite quantité produit plutôt un bon effet, un excès aurait de fâcheuses conséquences.

Les eaux séléniteuses qui renferment le gyps en abondance doivent être écartées ; elles sont très mauvaises. On les reconnaît à une particularité que nous citions tout à l'heure : elles ne cuisent pas les végétaux, ou du moins elles les cuisent très difficilement et incomplètement.

L'eau qui contiendrait en excès des carbonates et des sulfates de potasse ou de soude, serait dangereuse également.

Il en est encore de même pour celle qui tient en suspension des matières organiques. Généralement celles-ci entrent en putréfaction et l'eau devient ainsi vraiment empoisonnée. En la filtrant on ne lui enlève pas toujours tous ses mauvais principes.

Faire analyser, une fois, l'eau qu'on donne journellement à son bétail comme à ses chevaux, est donc très prudent. On sait à quoi s'en tenir sur sa composition et un cultivateur intelligent doit se rendre compte de tout.

Paul ROUGET.

MENUS PROPOS

Bien chaud, n'est-ce pas chères lectrices ? Vous prenez mille précautions pour vous préserver des rayons du soleil. Mais savez-vous la quantité de chaleur qu'il nous envoie approximativement chaque année.

Voici le calcul, d'après les hommes de science.

Chaque année, on extrait dans l'univers entier pour 580 millions de tonnes de houille.

En brûlant toute cette houille, on obtient 3 quintillions 60 quatrillons de calories.

Or, la quantité de chaleur envoyée à la terre par le soleil, durant un an, est égale à six cent mille fois ce chiffre, d'où il résulte qu'il faudrait brûler toute la houille extraite pendant six cent mille années, en admettant que cette quantité se maintienne, pour égaler la petite portion de chaleur qui, chaque année, dans le rayonnement calorique de l'astre du jour à travers les espaces infinis, constitue la part de la terre.

---

vite la mère Fauchard s'empressa de lui servir une omelette baveuse, un poulet rôti, du bon fromage de bique tout frais, blanc comme neige, émergeant d'une épaisse ceinture de crème ; puis elle apporta bien vite aussi une grande chopine de vin blanc, une autre d'eau fraîche, et un pain brun tout rond sur lequel elle n'eut garde d'oublier de dessiner rapidement une croix avec le couteau avant de l'entamer.

Malgré ses inquiétudes et le chagrin encore si vif de la séparation, la jeune femme fit grand honneur à ce repas frugal, servi dans de simple caillou brun. Elle dut cependant le disputer à une poule familière, qui sauta sur la table pour venir picoter dans son assiette.

— Effrontée ! cria la Segonde en la chassant ; tu ne vois donc pas que c'est une marquise, et pas des gens comme nous !

Mme de Lescure ne put s'empêcher de rire du ton d'indignation sincère de la bonne femme.

Assis sous le manteau de la grande cheminée toute noircie, où flambait dans l'âtre immense un grand feu de fagot entre les deux hauts landiers d'où pendaient pincettes et cuillers à pot, Arnauldet engloutissait silencieusement, avec la lenteur paysanne, le repas que la Fauchard lui servait dans l'assiette posée sur ses genoux.

Tous se tenaient dans la vaste pièce dallée de pierres inégales qui sert à tous les usages dans les pauvres habitations paysannes du Centre et de l'Ouest.

Au fond, dans l'ombre, le grand lit massif en bois, clos et garni d'une haute paillasse de seigle, d'une épaisse couette de plume en guise de matelas, et d'un énorme édredon, alimenté par des générations d'oies ; à gauche, la huche à pain haussée sur quatre pieds carrés ; enfin, ce coffre en usage depuis les temps mérovingiens, où l'on entasse les hardes, modeste ancêtre de la moderne armoire à glace. Dans une encoignure des poutres enfumées du plafond, accrochait sa hotte un nid d'hirondelle conservé chaque année, et, devant l'étroite fenêtre, la longue table de chêne. Pour clôture, un simple « barriau », c'est-à-dire une de ces portes à loquet de fer dont la moitié supérieure s'ouvre en volet pour laisser entrer l'air et la lumière ; sous la moitié inférieure, un espace creusé par les pas dans le sol permettait au chat, aux poules audacieuses de s'y glisser avec un peu d'effort. Aux solives du plafond pendaient, à des crochets de fer, des girandoles d'oignons dorés, quelques saucissons assez durs pour servir d'arme défensive, et un beau jambon fumé, réserve pour les jours de liesse.

Tel était le pauvre asile où la marquise aurait à passer les tristes jours de la séparation. Elle ne put s'empêcher de soupirer en le parcourant des yeux distraitement.

(La suite prochainement).

Cela fait rêver, mais d'une rêverie qui ne donne pas froid dans le dos.

* * *

Les chiens ambulanciers. — Tandis que les étudiants se tuent, les animaux sont dressés à servir à la guérison de l'homme. On sait que dans les armées européennes, on s'efforce de dresser des chiens de guerre ; mais la Société de la Croix-Rouge fait mieux : elle s'emploie à éduquer sérieusement le chien ambulancier.

Des expériences ont eu lieu récemment à Bonn. Les chiens dressés à découvrir les blessés dans les fourrés et les chemins creux ont opéré devant une commission qui a pu constater les résultats satisfaisants de cette institution humanitaire.

La création d'un corps de chiens ambulanciers a été immédiatement décidée.

* * *

L'arrosage et les microbes. — L'institut hygiénique de Fribourg-en-Brisgau vient de faire une intéressante étude sur l'arrosage des rues. Il en résulte que les microbes sont deux fois plus nombreux dans la poussière arrosée que dans la poussière sèche, l'eau qui vient humecter la poussière étant très favorable au développement des bactéries dont cette dernière est chargée.

L'expérience a, en effet démontré qu'après quatre jours de beau temps on rencontre, dans 1 gramme de poussière non arrosée, 1,893,000 bactéries, contre 2,211,590 dans un gramme de poussiere humectée. Après vingt-six jours de beau temps ininterrompu, le nombre des bactéries descend à 37,250 et, si on arrose cette poussière, on n'en trouve plus que 97, 933. Toutefois, le danger qui semble résulter de l'arrosage n'est qu'apparant, car l'eau, outre quelle abaisse la température, fixe les bactéries au sol et les empêche de voltiger dans l'air et de pénétrer dans les organes respiratoires, comme cela est le cas pendant les journées chaudes et poussiéreuses.

Pour obvier aux inconvénients que peut présenter l'arrosage des rues au point de vue de la santé publique, on lave à Berlin les rues à grandes eaux et l'on a, de la sorte, de grandes chances de chasser dans les égouts les bactéries en même temps que l'eau.

Les savants qui ont pris la peine de compter les susdits microbes, ne nous disent pas la proportion des bons et des méchants. Car il y en a des deux espèces, comme on le sait, et qui se mangent entre eux, ce qui donne un peu de répit, quelquefois, aux pauvres humains.

* * *

Refroidissement solaire. — Il y a longtemps que les savants se préoccupent de savoir par quoi l'on pourra remplacer le bois et le charbon lorsque les forêts auront achevé de disparaître de la surface du globe et que les besoins toujours croissants de l'industrie auront arraché des entrailles de la terre le dernier bloc de houille. Vaines angoisses ! Nous sommes menacés, dans un prochain avenir, d'un malheur plus épouvantable. Le professeur norvégien Birkedal a, en effet, constaté que le soleil se refroidit d'une façon très inquiétante et qu'avant un siècle il aura cessé de dégager la moindre lumière s'il ne reçoit d'ici là une nouvelle chaleur d'une source imprévue. Ce qui rend plus effrayante sa prophétie sinistre, c'est qu'il n'est point seul de son avis. Un émule du Dr Birkedal, le professeur Mohn, est tout à fait convaincu de l'exactitude des calculs et des prévisions de son collègue et, dans une conférence faite l'autre jour à Christiana, il a démontré à ses auditeurs, par les arguments les plus décisifs, que tout dans la science actuelle semblait confirmer l'hypothèse de M. Birkedal et que, d'un autre côté, cette hypothèse pouvait seule permettre d'expliquer certains phénomènes récents de météorologie. D'où il résulte que le XXe siècle verra d'étranges choses. Comme le poète et plus justement que lui, nos fils pourront dire qu'ils sont « venus trop tard dans un monde trop vieux »

* * *

Trésor qui ne sent pas bon. — On vient de trouver cinquante mille francs, à la Villette... à Paris dans une fosse d'aisance.

C'est une liasse de valeurs de Bourse, dont le propriétaire est absolument inconnu.

Ces valeurs ont séjourné si longtemps dans l'endroit où on les a trouvées qu'il n'y a pas eu moyen de les désinfecter sans risquer de les détériorer, et qu'elles empestent littéralement les locaux du greffe où on les a déposées.

Jusqu'à présent, personne ne les réclame. Et l'on se demande comment ferait le propriétaire pour les négocier. Ce ne sera pas commode, en dépit du proverbe : « L'argent n'a pas d'odeur. » Le papier-monnaie et les valeurs de bourse n'étaient pas inventés lorsque l'empereur Vespasien enrichit la sagesse des nations de cette remarquable maxime.

* * *

Le transaméricain qui va relier New-York à Buenos-Ayres aura une importance considérable. Cette voie ne comportera pas moins de dix mille deux cent vingt-huit milles. Son point de départ est New-York, son point d'arrivée la capitale de la République Argentine. On peut mesurer, par ces deux noms, le chemin parcouru. Le Transaméricain traversera, en effet, le Mexique, le Honduras, la Colombie, le Pérou, etc.

Nous l'avons dit : la longueur totale est de dix mille deux cent vingt-huit milles, dont quatre mille sept cent soixante et onze sont déjà construits. Il en reste encore cinq mille quatre cent cinquante-six à établir, ce qui réprésente une dépense d'un millard de francs environ.

Le rapport des ingénieurs n'indique, il est vrai, que huit cent soixante-quinze millions, mais ces sortes de documents sont un peu comme les devis des architectes. Il faut toujours prévoir une forte majoration !...

* * *

L'automobile et le suffrage universel. — A peine l'automobile vient-il, comme véhicule, de se créer sa place au soleil, et voici que des faits de corruption électorale sont déjà inscrits à son actif.

Le fils de lord Randolph Churchill vient d'être battu dans la circonscription d'Oldham. Pourquoi ? parce que son concurrent avait eu l'idée de faire véhiculer les électeurs par des automobiles.

Les citoyens n'ont pas hésité à s'offrir, au prix d'un vote, une promenade dans cet appareil merveilleux pour eux.

Il faut dire que, chez nos voisins d'Outre-Manche, l'usage de mettre des voitures à la disposition des électeurs est courant chez les candidats.

Mais, franchement, entre un candidat qui n'offre qu'un véhicule à chevaux et un autre qui fait arrêter devant votre porte un *teuf-teuf*, il n'y a plus d'hésitation possible. La prochaine fois, le fils de lord Randolf Churchill se munira d'un automobile perfectionné.

Ça et là

Chauffage des fours de boulangers. — Il y a plusieurs années, plus de soixante personnes habitant un quartier de Paris présentèrent des symptômes graves d'empoisonnement après avoir mangé du pain cuit dans un four qu'on chauffait avec des bois enduits de peinture. Dernièrement la question a été reprise et, à la suite d'une enquête, on a pu constater qu'il y a un danger réel à chauffer les fours de boulangers ou de pâtissiers avec toutes sortes de bois (bois de démolitions peints, traverses de chemins de fer injectées de créosote ou de sulfate de cuivre, pavés de bois mis au rebut). Les bois peints ou injectés sont souvent imprégnés de cuivre, de plomb ou d'arsenic que la chaleur volatilise et qui vont se déposer ou s'incruster sur le sol ou sur la voûte des fours.

Cela est dangereux non seulement pour le consommateur, mais pour le boulanger lui-même qui travaille dans un local souvent exigu où brûlent toute la nuit des bois suspects.

* * *

Pompe automobile. — Les pompiers de Paris ont fait une première sortie d'essai avec une voiture automobile construite dans leurs ateliers, d'après les indications du colonel Krebs. C'est un break rouge, de forme analogue aux voitures servant au transport du matériel des incendies et monté par six hommes.

L'automobile des pompiers s'est, dit-on, comportée à merveille et sa vitesse fait bien augurer de la rapidité du futur service.

Paris serait donc la première ville dotée d'un matériel automobile pour l'extinction des incendies.

Les pompiers de Paris étaient renommés pour leur célérité. Cette célérité se trouvera encore accrue, si les résultats subséquents répondent à cette première expérience.

* * *

Les quatre K.

Guillaume II est-il féministe ?

Telle était la question que se posait dernièrement une Américaine, champion (ou championne) convaincu (ou convaincue) des droits du beau sexe. Notre Américaine résolut d'en avoir le cœur net, et obtint une audience du Kaiser, qu'elle interviewa crânement.

Guillaume, grave et sibyllin, fit cette réponse digne des oracles antiques.

« Les femmes n'ont à s'occuper que des quatre K. »

Les quatre *k* sont *kinder*, *küche*, *kirche* et *kleider*, ce qui veut dire : les enfants, la cuisine, l'église et les vêtements.

* * *

Réclame originale.

Un journal de sport cite une petite réclame qui ne manque pas d'originalité.

Elle émane d'un fabricant de bicyclettes et se trouve ainsi conçue :

« Je livre une machine de première qualité et un costume de cycliste a toute personne qui versera un centime ; cependant, l'acheteur doit s'engager à payer, pendant quinze jours de